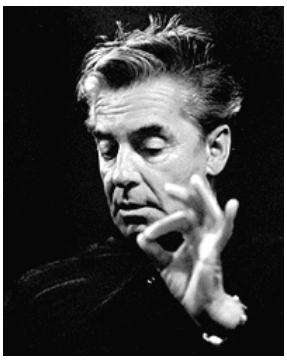
Legs Karajan : 25 ans après sa mort, cycle de rééditions majeures



25 ans après sa mort (1989), le chef autrichien Herbert von Karajan laisse un héritage musical et esthétique qui s'incarne par le disque : titan doué d'une hypersensibilité fructueuse chez Beethoven, Schumann, Tchaikovski, Richard Strauss, Brahms entre autres …, Karajan s'est forgé aussi une notoriété légitime grâce à son souci de la qualité des enregistrements qu'il a pilotés et réalisés pour **Deutsche Grammophon**. Outre la virtuosité habitée, un sens inné pour la ciselure comme le souffle épique de la fresque, Karajan a marqué l'histoire de l'enregistrement par son exigence absolue. Une acuité inédite pour d'infimes nuances révélant l'opulence arachnéenne des timbres… tout cela s'entend dans le geste musical comme dans la prise de son… dans son intégrale de 1961-1962 des Symphonies de Beethoven, magistralement captées dans le respect de la vie et de la palpitation… Pour ses 25 ans, le prestigieux label jaune réédite une série de coffrets absolument incontournables. Voici notre sélection d'incontournables.

Les 25 ans de la disparition d'Herbert von Karajan

moisson de coffrets commémoratifs chez DG



Grand coffret KARAJAN STRAUSS… Pour les 25 ans de la mort de Karajan, Deutsche Grammophon édite un superbe coffret, grand format et réunit, anniversaire Strauss 2014 oblige, le legs symphonique straussien de Karajan. Y figurent les poèmes symphoniques favoris du chef autrichien dont *Ainsi Parla Zarathoustra, Don Juan* et *Don Quichotte*, sans omettre, *Une Symphonie alpestre* et *Une vie de héros*. Généreux, le coffret ajoute la célèbre version de 1960 du Chevalier à la rose pour le festival de Salzbourg (on aurait préféré l'une de ses lectures de *La femme sans ombre*, joyau flamboyant d'essence orchestrale… mais ne boudons pas notre plaisir avec, en "bonus" très appréciable, l'ensemble des œuvres réunies, rassemblées sur une 12ème galette :un blu-ray audio qui rappelle que le son Karajan, c'est aussi un défi technologique. **EN LIRE +**



CD. Karajan : intégrale des Symphonies de Beethoven (1961-1962). Prodigieuse intégrale Beethoven de Karajan en 1962… Au moment de l'inauguration de la nouvelle Philharmonie de Berlin, ouverte officiellement en octobre 1963, le quadra **Herbert von Karajan** alors chef permanent du **Philharmonique de Berlin**depuis 1955, a achevé en parallèle le premier cycle stéréophonique moderne de toutes les Symphonies de Beethoven. L'enregistrement s'est réalisé une année durant entre 1961 et 1962 : il établit définitivement l'aura du chef, son entente avec les musiciens berlinois, et reste aussi un jalon interprétatif d'ampleur sur le cœur du répertoire de l'Orchestre. Soucieuse de reprendre la parole sur la scène internationale, Deutsche Grammophon a accompagné ce projet,

véritable manifeste esthétique du label ; la marque jaune a investi un budget exceptionnel (1,5 million de marks allemand de l'époque) comptant écoulé au moins 100 000 coffrets pour rentabiliser l'enregistrement : 10 ans plus tard il s'était vendu 1 million de coffrets de cette intégrale légendaire : un pari gagnant. Karajan y démontre la fluidité étonnante des musiciens d'une virtuosité dynamique stupéfiante, dont l'énergie et l'engagement servent le style puissant, conquérant, réformateur d'un Beethoven jupitérien, bâtisseur d'un monde nouveau immensément inspiré tout au long de ses 9 symphonies. **EN LIRE +**



2 autres coffrets complètent la série de rééditions commémoratives. Une boîte miraculeuse intitulée « **Symphony édition** », cycle des intégrales de 8 compositeurs (38 cd), piliers du répertoire karajanesque, défendu alors qu'il était directeur musical du Berliner Philharmoniker. Beethoven (enregistrements de 1975-1977), Brahms (1977-1978), Bruckner (1975-1980), Haydn (Symphonies Parisiennes et Londoniennes : 1980-1982), Mendelssohn (1971-1972), Mozart (Symphonies 29,32,33,35, 36 et les dernières 38-41 de 1975-1977), Schumann (1971, et 1987 pour la n°4) et Tchaikovski (les 6 symphonies enregistrées à rebours : n°6, 5 et 4 : 1975-1976, et les 1-3 de 1979). Le grand absent demeure Mahler, ailleurs défendu par Kubelik ou Bernstein, et avec quel engagement. Pour nous, la classe supersonique s'écoute sans usure ni ennui chez Mozart, Schumann, surtout Beethoven et Tchaikovski. Rien n'égale ici la tension, l'hédonisme sonore, la perfection du détail et la clarté de l'ensemble. La 9ème de Beethoven exulte, respire l'élan révolutionnaire pour une aube nouvelle, une humanité régénérée, un monde semé enfin d'espoir (enregistrement berlinois avec côté plateau vocal : Tomowa-Sintow, Baltsa,

Schreier, Van Dam).



Pour ceux qui veulent d'abord découvrir ou retrouver **Karajan en 2 cd,**Deutsche Grammophon édite enfin un best of composé d'extraits, parmi les pages les plus séduisantes de la littérature symphonique et aussi lyrique :« **Classic Karajan : the essential collection** » soit 2h20 mn de musique remastérisée pour l'occasion comprenant l'adagietto de la 5ème de Mahler, le choeur de Butterfly, Ingemisco du Requiem de Verdi (avec Carreras), Jupiter des Planètes de Holst, ou Smetana (un extrait de la Moldau), l'interlude symphonique de Cavalleria Rusticana de Mascagni… entre autres. Savourez : vous êtes sur la planète Karajan…

Lire aussi **notre portrait spécial Herbert Von Karajan**

Fidelio de Beethoven



France Musique, ce soir: Fidelio de Beethoven, mardi 29 juillet 2014, 20h. Enregistré au TCE à Paris en juin 2014, voici un Fidelio rugueux et frénétique sur instruments d'époque, dirigé par Jérémie Rhorer. Hymne à l'amour triomphal, la partition de **Fidelio** exalte la vertu de la fidélité conjugale contre la tyrannie. L'auteur illustre la constance de l'épouse, sa détermination exemplaire contre l'autorité du despote Pizzaro. Si Alceste descend aux enfers pour sauver son époux Admète, Leonore, devenue Fidelio, rejoint son époux Florestan dans la prison pour l'en libérer. Le chef d'oeuvre lyrique de Beethoven est créé dans sa version définitive à Vienne, en 1814. La partition met en lumière le long processus d'écriture dont témoigne aussi les différentes versions de l'ouverture notées Leonore I, II, III, selon les temps de révision et de réécriture. L'énergie et l'espérance de Beethoven sont portées à leur plus haut degré d'accomplissement. Quand Beethoven compose, il écrit pour la fraternité à bâtir, l'humanité à sauver d'elle même… EN LIRE +

France Musique. Fidelio de Beethoven, mardi 29 juillet 2014, 20h. Enregistrement réalisé en juin 2014 au TCE. Malin Byström, Léonore. Joseph Kaiser, Florestan. Sophie Karthaüser, Marzeline. Andrew Foster Williams, Don Pizarro… Les Eléments, Le Cercle de l'Harmonie. Jérémie Rhorer, direction.

Compte rendu. Narbonne. Abbaye de Fontfroide, les 15,16,17,18 et 19 juillet 2014. IXe Festival Musique et Histoire. Pour un dialogue Interculturel : Territoires et cultures de l'Homme.



La route qui mène à Fontfroide est si belle au milieu des vignes, des oliviers, et de la garrigue avec au loin quelques ruines des châteaux cathares, qu'elle devient presque un parcours initiatique, fait de senteurs merveilleuses. En la parcourant, le sentiment nous gagne d'entrer dans un ailleurs, coupé de la réalité contemporaine, un monde où l'homme et la terre nourricière, seraient à nouveau des amis à l'écoute l'un de l'autre.

Le 15 juillet, nous avons rejoint l'abbaye où nous attendaient répétitions et concerts. Tous les espaces, toutes les salles, ou quasi, sont investis par le festival. Tout ou presque est accessible au public qui souhaite pousser les portes, alors qu'il visite l'abbaye, qui lui est ouverte à la visite. Ainsi tandis que les artistes répètent, peut-on voir les techniciens du son, les télévisions, France Musique s'activer autour d'eux, afin que tout soit prêt pour les concerts. Evoquons tout de suite la sonorisation mise en place afin de rassurer les puristes. Elle est indispensable en ces lieux. Elle permet d'offrir une qualité d'écoute égale à tous. Cette année, elle

n’a pas toujours été parfaite, et pourtant pas un seul d’entre nous n’a regretté sa présence en ces lieux, tant la magie de la programmation et le talent des artistes, font très vite oublier la présence de la technique. Et alors que tout n’est qu’agitation autour de Jordi Savall et de ses musiciens, que les cameramen tirent les câbles, bondissent sur la scène, enjambent les fils, les artistes se retrouvent. Arrivant des quatre coins de la planète et ne disposant bien souvent que de quelques heures pour répéter et se mettre en place, ils réinvestissent ce lieu qu’ils redécouvrent à chaque fois, tant il est si vivant. Instantanément, ils installent ce lien si particulier entre eux, la musique, les lieux et celui qui les écoute. Alors que tout virevolte autour d’eux, la sérénité s’empare pourtant de tous.

Festival Musique et Histoire : une source d’Harmonie

Le public vient à Fontfroide pour partager avec le maestro catalan, au-delà de la simple rêverie, des instants uniques d’affinités, d’amitié, d’amour. La musique y dévoile progressivement, ce meilleur qui sommeille en chacun de nous, si souvent craintif et apeuré. Il n’est qu’à entendre les premières minutes du Concert Orient Occident, en Hommage à la Syrie donné le premier soir, alors que les musiciens marocain

Driss El Maloumi à l'Oud, le malgache Rajery au Valiha et le malien Ballaké Sissocko, au Kora improvisent un Kouroukanfouga instrumental subjuguant. Dès le concert de l'après-midi à 18 heures, ils avaient entamé Des Dialogues croisés, sous forme d'improvisation avec leurs homologues syriens Waed Bouhassoun au chant et à l'Oud, Moslem Rahal au Ney et Hamam Alkhalaf au chant. Nous les retrouvons ce soir-là, avec à leur côté deux autres chanteurs, l'israélien Lior Elmaleh et la grecque Aikaterini Papadopoulu, ainsi que de nombreux instrumentistes et le chœur d'enfants des jeunes chanteurs du Conservatoire de Narbonne. Ces derniers viendront apporter au final, avec brio, cette touche d'innocence qui permet à une mélodie commune à toutes les civilisations du pourtour méditerranéen de déployer les ailes de l'espérance. Ce concert n'est en rien « exotique », il possède cette force de l'hommage aux victimes des guerres fratricides en une terre qui pourtant appelle à la vie.

Ces concerts thématiques de « musiques du monde ancien », réunissant autour de lui pour des programmes comme Orient Occident du premier soir, ou celui sur les musiques du temps du Greco, ou bien encore celui sur les musiques des balkans qui concluait ou presque le festival, -puisque une dîner concert auquel nous n'avons pas assisté le dimanche finissait sur une folle fête mexicaine l'édition de cette année-, permettent à Jordi Savall de poursuivre ainsi son travail d'artiste de l'Unesco pour la paix. En permettant aux jeunes générations en cours de formation musicales de découvrir à côté d'adultes de tout horizon, par la musique, la richesse de ces croisements incessants de l'histoire et des cultures, il donne aux jeunes générations l'opportunité de changer le monde de demain.

Tous les concerts de 18 heures sont des perles rares et précieuses. Les talents d'improvisateurs virtuoses de tous ces musiciens, révèlent ainsi, au public étonné, les ressources infinies de leurs instruments. De Driss el Maloumi à l'oud, en passant par Moslem Rahal au Ney, ou le survolté Bora Dugic à la Frula, ou le surprenant et irradiant violoniste tzigane

Tcha Limberger, tous semblent entrer en transe et en communauté d'esprit avec le public. Sourires, regards, silence, la musique, reflet de la lumière et de nos émotions, s'y épanouit. Le concert de Ferran Savall est une très belle découverte. Les onomatopées de Ferran Savall, nous racontent des histoires fantasmagoriques. Aucun musicien ne cherche à entrer en concurrence avec un autre. Ici chacun peut s'exprimer. En pays cathare, on se laisse ensorceler et réjouir par la musique, fût-elle nostalgique. Et l'on aura remarqué au passage combien Hakan Güngör au Canun, peut faire de chaque pièce interprétée, un véritable joyau.
Comment ne pas être touché par la grâce qui émane du **concert d'Arianna Savall et de Peter Udland Johansen**. La présence compassionnelle de la soprano, au timbre cristallin, nous touche à chaque fois. Reprenant le programme du CD Hirundo Maris, pour lequel nous les avions interviewés pour Classique News, les deux artistes et leurs compagnons musiciens, nous ont procuré au cœur de la garrigue en plein été, le sentiment de nous retrouver sur des mers où souffle une brise fraîche et légère. Nimbée de lumière, Arianna nous a touchée à l'âme. Elle a souhaité rendre hommage à sa mère, dont on ressent la présence amicale partout en ces lieux qu'elle aimait tant. Le son des vagues, provenant des percussions de David Mayoral et le chant des mouettes de la contrebasse de Miguel Angel Cordero, sont des instants vertigineux de tendresse et d'apaisement. Le percussionniste que l'on a retrouvé dans de nombreux concerts, a dévoilé combien la percussion est un art qui demande une véritable sensibilité.
Impossible ici de rentrer dans les détails de chaque concert et de citer tous les artistes, l'article serait bien trop long. **Le concert en hommage au Grego**, fait de lumières franches et d'ombres redoutables, a révélé un programme passionnant. Celui consacré aux **Balkans** fût d'une beauté à couper le souffle, où l'on a retrouvé cet apaisant instrument qu'est le Duduk et son jeune mais non moins brillant interprète, Haïf Sarikouyoumdjian.
Enfin **Jordi Savall**, a consacré deux concerts inoubliables à la

musique pour viole. L'un intitulé **l'Europe du Nord** a permis d'entendre le répertoire français du XVIIe siècle, et celui intitulé **Fantaisies Royales**, le si élégant et brillant répertoire anglais des années 1630-1660. Complicité absolue entre des artistes qui se connaissent depuis tant d'année. Dans le Réfectoire des convers, un lien intime s'instaure entre les musiciens, les compositeurs et le public. Le sentiment d'être entre amis, après le souper, nous gagne. La poésie de l'éphémère est ici servie par une basse continue aux clairs obscurs chatoyants. Pierre Hantaï au clavecin ou Xavier Diaz-Latorre au théorbe sont des continuistes aristocratiques. Philippe Pierlot à la basse de viole qui assure la basse continue sur l'ensemble des concerts, a ici entamé avec Jordi Savall une conversation raffinée et mélancolique, dans le Concert à deux violes égales : Tombeau des Regrets de Monsieur de Sainte Colombe le Père qu'ils ont poursuivi dans les Fantaisies royales, deux jours plus tard, en compagnie du très beau consort de violes réunie pour cette occasion. Dans le concert consacré au répertoire français, Jordi Savall a souhaité évoquer l'éclat de la musique française qui à la fin de règne de Louis XIV va céder la place à une musique du recueillement, plus intimiste et qui fait miroiter l'âme et ses ombres. La flûte ductile de Marc Hantaï, parfois impertinente sait se faire joueuse, subtile, rêveuse, tandis que le violon de Manfredo Kraemer mélange d'irisation et d'énergie, se plait à soutenir une conversation effrontée. **Le programme consacré à la musique anglaise au temps des guerres des trois royaumes**, répertoire éminemment virtuose de la toute fin du XVIe siècle et du début du XVIIe siècle, offre au consort de violes ses plus belles lettres de noblesse, ici servie par des interprètes flamboyants. La texture polyphonique raffinée et si complexe est rendue avec une précision si vivante qu'elle donne à ses voix du silence, toute sa plénitude.

Le festival de Fontfroide est plus qu'une belle aventure. Il serait dommage de vous en priver. Jordi Savall bien au-delà du musicien est un humaniste qui sait s'entourer de véritables

personnalités et transmettre non seulement son savoir-faire, mais aussi donner à voir et à partager la quintessence de ce que l'humanité peut elle-même offrir de meilleur. Entourer d'équipes techniques, administratives et de bénévoles qui ne demandent qu'à le seconder avec efficacité et passion et du soutien amical des propriétaires de l'Abbaye, et de nombreux partenaires dont la si douce ville de Narbonne, il nous permet de voyager bien au-delà de toute frontière et de reprendre la route, de suivre cet escalier qui derrière le jardin en terrasse semble « aller sans fin », vers un inconnu fascinant.

Narbonne. Abbaye de Fontfroide du 15 au 20 juillet 2014. IXe Festival Musique et Histoire. Pour un dialogue Interculturel : Territoires et cultures de l'Homme. Mardi 15 juillet, Abbaye de Fontfroide, concert de 18 h, sur les Jardins en Terrasses Dialogues croisés : Syrie, Maroc, Mali et Madagascar par Moslem Rahal (ney) , Waed Bouhassoun (voix&oud), Hamam Alkhalaf (voix) & l'ensemble d'Afrique : Dris El Maloumi (voix & oud), Ballaké Sissoko (lora du Mali), Rajery (Valiha de Madagascar). Concert du soir, Cour Louis XIV, Orient & Occident, avec les musiciens de Grèce, d'Israël, du Maroc, de Syrie, le Choeur d'enfants du Conservatoire de musique du Grand Narbonne et les solistes vocaux et instrumentaux de la Capella Reial de Catalunya et d'Hespérion XXI. Mercredi 16 juillet, concert de 18 h, Jardins en Terrasses, Dialogues Nord et sud : Norvège et Catalogne, Arianna Savall (chant et harpe), Peter Udland Johansen (voix, hardinfele, mandolin) et les musiciens de l'album Hirundo Maris. Concert du soir, L'Europe du Nord 1714 – 1788, Le Concert des Nations, Manfredo Kraemer, violon ; Marc Hantaï, flûte traversière ; Philippe Pierlot, basse de viole ; Xavier Diaz-Latorre, théorbe & guitare, Pierre Hantaï, clavecin ; Jordi Savall, viole de gambe & direction. 18 juillet, concert de 18 heures, Jardins en Terrasse, Fantaisies méditerranées : d'autrefois et d'aujourd'hui, Ferran Savall et des musiciens d'Hespérion XXI. Concert du Soir, Eglise Abbatiale, l'Europe du Sud 1541-1614, les Musiques au temps du Greco par les solistes vocaux et

instrumentaux de la Capella Reial de Catalunya et d'Hespérion XXI sous la direction de Jordi Savall. Le 18 juillet, concert de 18 h, Jardins en Terrasse, l'Esprit des Balkans : Tziganes & Ottomans par des musiciens tziganes, turcs et serbes. Concert du soir, Réfectoire des convers de l'Abbaye. Fantaisies royales, Hespérion XXI sous la direction de Jordi Savall. Le 19 juillet 2014, Concert du soir en l'église Abbatiale, les Cycles de la vie – Balkan : le Pays du Miel & du Sang, Hespérion XXI sous la direction de Jordi Savall.

Illustrations : © Monique Parmentier

WEDO West Eastern Diwan Orchestra : concerts de l'été 2014



West-Eastern Diwan Orchestra. Tournée 2014 : 3>24 août 2014. C'est l'orchestre modèle composé d'instrumentistes israéliens et arabes à l'invitation de son créateur, le chef humaniste engagé Daniel Barenboim. Un symbole fort en ces temps de guerre radicale qui fait tant d'innocentes victimes entre les deux armées, entre Israel et la Palestine. Evidemment la prochaine tournée de cet orchestre de la réconciliation est à suivre, d'autant que ses dates sont toujours fragiles en raison même du profil de ses musiciens et de la rareté des pays aptes à les accueillir. Apprendre à connaître l'autre,

travailler et ressentir ensemble… quoi de mieux pour reconstruire l'avenir ? Cette année, le WEDO réalise **une résidence au Téâtre Colon de Buenos Aires (Argentine, du 3 au 13 août)** avant de rejoindre l'Europe à **Salzbourg, Berlin, Londres, Lucerne…** Outre le message philosophique, fraternel, humaniste d'un orchestre pour la paix unique au monde, les mélomanes pourront goûter cette année lors de la tournée du WEDO 2014, des extraits de Tristan et Yseult de Wagner, les concertos pour piano de Beethoven (avec Martha Argerich, argentine comme Daniel Barenboim) et de Mozart, sans omettre Stravinsky (L'Histoire du soldat), et les français : Saint-Saëns, Debussy (Prélude à l'après midi d'un faune) et Maurice Ravel. Deux créations contemporaines sont également au programme de la tournée de l'été 2014. **Plus d'infos sur le site du WEDO (West-Eastern Diwan Orchestra). Daniel Barenboim, direction.**

Tournée du West-Eastern Diwan Orchestra 2014

Argentine, Buenos Aires, Théâtre Colon
3 août, concert d'ouverture
Beethoven : Concerto pour piano n°1 (Martha Argerich, piano)
Maurice Ravel : Rapsodie espagnole, Boléro

4, 6, 10, 12 août
Wagner : Tristan und Isolde
Prélude, Acte II, Lieberstod (version de concert)
Tristan: Peter Seiffert
Isolde: Waltraud Meier
Brangäne: Ekaterina Gubanova
Marke: René Pape

9 août
Stravinsky : L’histoire du soldat
Camille Saint-Saëns : Le carnaval des animaux
Daniel Barenboim, Martha Argerich, Les Luthiers

11, 13 août
Théâtre Colon, Mozarteum
Mozart : ouverture des Noces de Figaro
Kareem Roustom : Ramal (création mondiale)
Ravel : Rapsodie espagnole, Boléro

17 août
Festival de Lucerne
Kareem Roustom : Ramal (création mondiale)
Ayal Adler : Resonating Sounds (création européenne)
Wagner : Acte II de Tristan und Isolde

18 août
Festival de Lucerne
Mozart : Concert pour piano n°27. Daniel Barenboim, piano
Ravel : Rhapsodie espagnole, Boléro
Programme repris à Berlin, Waldbühnenkonzert 2014, le 24 août

20 août
Londres, BBC Proms
Mozart : ouverture des Noces de Figaro
Kareem Roustom : Ramal (création mondiale)
Ayal Adler : Resonating Sounds (création européenne)
Ravel : Rapsodie espagnole, Boléro
concert retransmis sur BBC Radio 3

21 août
Festival de Salzbourg, Grosse festspielhaus
Kareem Roustom : Ramal (création mondiale)
Ayal Adler : Resonating Sounds (création européenne)
Ravel : Rapsodie espagnole, Boléro

4 avril 2015
Berlin, Philhamronie de Berlin
Staatsoper Berlin Festtage
Debussy : Prélude à l'après-midi d'un faune
Boulez : Dérive II
Berlioz : Symphonie Fantastique

Mozart : la liberté ou la mort !



France 2. Samedi 2 août 2014, 13h20. Mozart : la liberté ou la mort! Documentaire inédit. Documentaire. C'est le plus grand compositeur de tous les temps ! Un génie universel ! Secrets d'histoire vous propose de revivre le destin exceptionnel de Wolfgang Amadeus Mozart, musicien des Lumières et premier génie romantique. Dans ce numéro, Stéphane Bern vous emmène à la rencontre de Mozart en Autriche, à la découverte des merveilles de l'art baroque, des fastueux palais viennois, des plus beaux opéras d'Europe, ou encore au château de Versailles où, âgé de 6 ans, il surprend Louis XV et sa cour par son génie précoce. Voyageur indépendant et audacieux, Mozart refuse de se plier aux exigences de la cour et devient l'un des premiers musiciens indépendant et free-lance de l'histoire de la musique. Secrets d'histoire lève aussi le voile sur ses nombreuses conquêtes amoureuses et sur les mystères qui entourent la vie et la mort de Mozart. Pour qui fut composé son célèbre Requiem ? Dans quelles conditions a-t-il trouvé la mort ? Quel est le vrai visage de Salieri, son fameux rival ? Pourquoi ce talentueux musicien est- il aussi endetté ? Pourquoi n'a-t-on jamais retrouvé son corps ? Secrets d'histoire et Stéphane Bern vous invitent à découvrir le talent d'un homme dont la vie, entre grandeur et décadence, brille encore par son intensité et son ardeur : 626 œuvres composées en seulement 35 ans, constituent un héritage inestimable.



Avec la participation de Michèle Lhopiteau-Dorfeuille, (biographe), Ève Ruggiéri (biographe), André Tubeuf (biographe), Isabelle Duquesnoy (biographe), Geneviève Geffray (ancienne conservatrice de la fondation Mozarteum de Salzbourg), Raphaël Masson (conservateur du château de Versailles), Frédéric Lodéon (musicien), Ulrich Leisinger (directeur de recherche à la fondation Mozarteum Salzbourg) , Pierre Mollier (directeur du Musée de la Franc-maçonnerie), José Gulino (grand maître du Grand Orient de France), Patricia Petibon (soprano), Pascal Gorguet Ballesteros (conservateur en chef au musée Galliera), Roger Dachez (historien de la Franc- maçonnerie) et docteur Bernard Marc (médecin-légiste au centre hospitalier de Lagny).

Présenté par Stéphane Bern. Sur une idée originale de Jean-Louis Remilleux. Produit par SEP (Société Européenne de Production). Avec la participation de France Télévisions.

Secrets d'histoire invite les téléspectateurs à réagir et commenter l'émission en direct sur Twitter via le hashtag #secretsdhistoire. Mozart : la liberté ou la mort ! *Réalisé par Laure Delalex.*

La Force du destin de Verdi sur Arte, ce soir. 22h20



ARTE, ce soir, 22h20. Verdi: La force du destin en direct de Munich. La distribution promet vocalement un grand moment : Jonas Kaufmann, Anja Harteros et Ludovic Tézier dans les rôles respectifs des amants maudits fugitifs (Alvaro et Leonoara) et de celui qui les pourchasse, Carlo, le frère de Leonora. On peut certes être sceptique quant à la complexité du livret d'après le roman alambiqué de Guttierès. Mais Le traitement musical que développe Verdi sème la tempête et des vertiges irrésistibles dans le cœur des protagonistes. Créé fin 2013 Pour l'année Verdi, cette production mise en scène à l'Opéra de Munich par Martin Kusej accumule les décalages et les relectures provocantes qui n'aident en rien la lisibilité de l'action passablement compliquée. N'empêche, l'engagement de Jonas Kaufmann qui se dédie depuis plusieurs années pour Verdi (après avoir incarné Wagner de façon remarquable : Lohengrin, Parsifal…) élève le niveau du spectacle… Réalisé par Thomas Grimm (Allemagne, 150mn)… **En lire +**

Verdi : La Forza del Destino
En direct de l'Opéra de Munich. Arte, ce soir à partir de 22h25.

Avec Anja Harteros, Vitalij Kowaljow, Ludovic Tézier, Jonas Kaufmann, Nadia Krasteva, Renato Girolami, Heike Grötzinger, Christian Rieger, Francesco Petrozzi, Rafal Pawnuk
Costumes : Heidi Hackl
Chœur : Chor der Bayerischen Staatsoper
Orchestre : Bayerisches Staatsorchester. Asher Fisch, direction.
Metteur en scène : Martin Kusej

Compte rendu, concert. Narbonne, Théâtre, le 13 juillet 2014. Festival Horizon Méditerranée. Chants d'exil et d'amour dans les traditions juives et arabes du pourtour méditerranéen, Jordi Savall et ses musiciens invités.



Lorsque vient l'heure d'écrire cette chronique, le temps s'est écoulé, emportant les dernières notes de musique, celles du dernier concert. Elles sont parties vers des horizons lointains, tandis que nous rejoignons la capitale, son bruit, son agitation permanente. Et c'est d'abord la qualité

du silence et de la lumière, du Festival de musique ancienne qui se tient en l'Abbaye de Fontfroide dans l'Aude, qui nous revient en mémoire. Une qualité de silence, qui aidée par le vent porte la musique, loin, très loin. Comment ne pas se revoir, marchant dans la garrigue en début de soirée, à l'arrière de l'abbaye. Au loin, le son des violes de Jordi Savall et de Philippe Pierlot qui répètent quelques fantaisies de William Law ou de Matthew Locke. Les nuages ont recouvert la forêt environnante, semblant figer le temps dans un ailleurs lointain et éternel. Le vent chante sa plainte qui accompagne les violes. La solitude qui nous entoure, se pare de poésie et parle, nous murmure l'ineffable. Celui qui n'a pas vécu ce sentiment d'une intense spiritualité, si universelle, qui sourde de Fontfroide, comme cette source froide qui attend le voyageur égaré, ne sait à quel point ce festival répond à un appel, à une quête… celle de la paix.

Chants d'exil et d'amour sur les terres d'Al Andalous



C'est à quelques kilomètres des bords de la Méditerranée, notre mère à tous, que ce lieu préservé par une famille qui semble si attachée à ce trésor patrimoniale, offre l'harmonie et la sagesse. Et c'est en cette Abbaye de Fontfroide que depuis neuf ans, Jordi Savall propose à un public fidèle et attentif, un festival de musique ancienne unique en son genre. Créé en compagnie de son épouse Montserrat Figueras, dans un lieu découvert presque par hasard, à l'occasion d'une invitation à y donner un concert, le Festival Musique et Histoire pour un

Dialogue Interculturel, tente de rendre possible le partage et l'écoute d'une histoire et d'une culture commune et pourtant si diverse, des peuples de cette mer qui a vu naître tant de civilisations.
Cette année avant de rejoindre l'Abbaye le 15 juillet, c'est dans la ville de Narbonne que le 13, nous avons tout d'abord retrouvé Jordi Savall, ainsi que certaines de ses chanteuses et musiciens pour un concert intitulé Chants d'exil et d'amour. Partenaire officiel du Festival qui se tient à l'abbaye, la ville dans le cadre d'une manifestation plus globale intitulée Horizon Méditerranée, a souhaité célébrer la femme méditerranéenne à l'occasion de ces rencontres. Spectacles de chant, de danse, conférences débats, exposition, viennent célébrer toutes celles qui dans la guerre et dans la paix, « sont une source d'inspiration ».
Ainsi le temps d'une soirée, Jordi Savall est-il devenu le troubadour de cette ancienne cité romaine, qui a été à une certaine époque la capitale d'une province d'Al Andalous. Nous retiendrons tout d'abord de ce concert splendide, la déclaration simple, digne et angoissée, lue par des intermittents, rappelant que sans eux, il ne peut y avoir de spectacle. On peut également se réjouir de ce public de tout âge, venu nombreux. D'autant que le soir même, la coupe du monde de football aurait pu le retenir devant un poste de télé. Connaissant peu ou pas la musique ancienne, ce public n'a d'ailleurs quitté qu'à regret le théâtre à la fin du concert. A l'écoute de la magie des instruments et de ces voix envoûtantes, si évocatrices de ces ailleurs, d'une différence qui invite au voyage et à la contemplation, il s'est laissé emporter loin de son quotidien. Les instruments : le santur, le ney, l'oud et le rebbab magnifient les voix. Ils chantent les souffrances de l'absence et de l'exil, mais aussi la beauté du monde et le bonheur d'aimer. Des voix, nous retiendrons tout particulièrement, celle de deux des chanteuses qui ont profondément marqué cette soirée et le festival où nous les avons ensuite retrouvées. Celle de la chanteuse grecque, Aikaterini Papadopoulu, limpide et

délicate, suggère la nostalgie des bonheurs perdus, des instants fugaces et ardents, de tous ces petits bonheurs qui font une vie. Tandis que celle tout en retenue, de la chanteuse musicienne syrienne – qui s'accompagne à l'Oud- Waed Bouhassoun, est d'une indicible émotion. Elle exprime l'amour, la peur, l'angoisse, une poésie fugace et sensible, qui suspend le temps, avec une noblesse et une dignité rares. La direction attentive et à l'écoute de Jordi Savall redonne vie au lyrisme des muses de la Méditerranée.

Narbonne, Théâtre de Narbonne le 13 juillet 2014 ; Festival Horizon Méditerranée. Chants d'exil et d'amour dans les traditions juives et arabes du pourtour méditerranéen, Jordi Savall et ses musiciens invités.

Illustrations : Jordi Saval, portrait (DR) ; à Fontfroide juillet 2014 © Monique Parmentier

---

Roberto Alagna chante Otello à Orange, les 2,5 août 2014.



Orange, Chorégies 2014 : Roberto Alagna chante Otello, les 2,5 août 2014. Le rôle d'Otello demeure le plus grand défi pour un ténor lyrique, capable de puissance comme de ciselure dramatique. Interprète prêt à relever le défi en une prochaine

performance délicate à Orange au
Théâtre Antique, **Roberto Alagna chante Otello, les 2,5 août 2014.** Avant celui de **Jonas Kaufmann**, confondant verdien et avant sa prise de rôle sur scène, épatant et bouleversant dans un album Verdi édité par Sony, l'Otello du ténor français Roberto Alagna crée l'événement des Chorégies d'Orange 2014, les 2 et 5 août 2014. Pour le maure de Venise, rongé par le soupçon et manipulé dans sa folie destructrice par Iago, Alagna dont l'évolution de la voix récente, a permis de conquérir une couleur nouvelle sombre, se dédie tout entier au rôle le plus passionné du théâtre verdien : songez à la scène ultime où le jaloux possédé assassine sa bien-aimée la trop tendre Desdemona. La partition qui s'inscrit dans la dernière manière de Verdi – orchestralement contrastée, audacieuse, d'une exceptionnelle efficacité dramatique et expressive, profite de la collaboration du compositeur avec Boito : les deux créateurs revisitent avec une rare intelligence le drama shakespearien dont il font un huit clos romantique, sombre, crépusculaire où les instruments brillent de couleurs fauves et de climats mystérieux énigmatiques d'une irrésistible puissance poétique. Après Faust (Gounod), Calaf (Turandot), cet Otello nouveau est pour Alagna un défi à suivre absolument. Alagna fera t il aussi bien que son confrère l'excellent et si troublant Jonas Kaufmann ? Réponses les 2 puis 5 août 2014.

Aux côtés de Roberto Alagna dans le rôle-titre : **Inva Mula (Desdemona)**, **Seng-Hyoun Ko (Iago)**, **Florian Laconi (Cassio) …** Philharmonique de Radio France. **Myung-Whun Chung, direction. Nadine Duffaut**, mise en scène.

Verdi : Otello. Orange, Chorégies (Théâtre antique). Les 2 et 5 août 2014. Diffusion sur France 2, le 5 août 2014 à 21h50.

Lire notre présentation des Chorégies d'Orange 2014.

CD. Karajan : intégrale des Symphonies de Beethoven (1961-1962, Deutsche Grammophon)



CD. Karajan : intégrale des Symphonies de Beethoven (1961-1962). Prodigieuse intégrale Beethoven de Karajan en 1962… Au moment de l'inauguration de la nouvelle Philharmonie de Berlin, ouverte officiellement en octobre 1963, le quadra **Herbert von Karajan** alors chef permanent du **Philharmonique de Berlin** depuis 1955, a achevé en parallèle le premier cycle stéréophonique moderne de toutes les Symphonies de Beethoven. L'enregistrement s'est réalisé une année durant entre 1961 et 1962 : il établit définitivement l'aura du chef, son entente avec les musiciens berlinois, et reste aussi un jalon interprétatif d'ampleur sur le cœur du répertoire de l'Orchestre. Soucieuse de reprendre la parole sur la scène internationale, Deutsche Grammophon a accompagné ce projet, véritable manifeste esthétique du label ; la marque jaune a investi un budget exceptionnel (1,5 million de marks allemand de l'époque) comptant écoulé au moins 100 000 coffrets pour rentabiliser l'enregistrement : 10 ans plus tard il s'était vendu 1 million de coffrets de cette intégrale légendaire : un pari gagnant. Karajan y démontre la fluidité étonnante des musiciens d'une virtuosité dynamique stupéfiante, dont

l’énergie et l’engagement servent le style puissant, conquérant, réformateur d’un Beethoven jupitérien, bâtisseur d’un monde nouveau immensément inspiré tout au long de ses 9 symphonies.

Berlin, 1962. Intégrale des Symphonies de Beethoven

Karajan orfèvre et démiurge

Avant Karajan les pionniers beethovéniens tels Weintgartner, puis dans les années 1950 : Toscanini, Klemperer et Walter (ce dernier à la fin des années 1950 et le premier vraiment mondialement acheté) ont abordé le cycle en entier mais avec cette approche épaisse, grandiloquente, souvent lourde. En 1961/1962, Karajan fait figure de champion de la nouvelle génération : doué, vif, architecte autant qu’orfèvre : il a la poigne et le tempérament, surtout une musicalité et un instinct superlatifs pour mener à bien cette nouvelle intégrale. Auparavant Karajan avait montré ses aptitudes à Londres avec le Philharmonia Orchestra dans un premier cycle enregistré dix ans auparavant, entre 1951 et 1955. A Berlin, Karajan révèle ses talents en cultivant d’emblée l’écoute primordiale entre tous les musiciens, une approche chambriste qui détaille la moindre alliance de timbre, relève le moindre accent, cisèle la structure en architecte. Insufflant dans cette fresque du détail et du raffinement instrumental, une énergie capable de souligner chaque inflexion majeure : telles ne sont pas moins les avancées du Karajan du début des années 1960, assurant pour lui même, pour l’orchestre et le label chez qui il a signé, un prestige et une renommée incontestable (et légitime). Karajan soigne la transparence et la clarté du plan et de la structure (regardant vers cette fameuse première *objectivité* qu’il admirait tant dans les années 1930 dans le jeu dépouillé de Toscanini….). Avec ses poses d’empereur romain de l’ère augustéenne, ses gestes travaillés sur chaque

photo, Karajan construit son image d'après guerre. L'image du chef premier parmi ses pairs, s'édifie ainsi peu à peu grâce à ce jalon discographique qui aura marqué l'histoire de l'enregistrement.



Les 4 dernières symphonies 6, 7, 8 et 9 donnent la (dé)mesure captivante de la réalisation : plénitude des cordes, vitalité détaillée des vents, superbe éloquence souple des bois avec un sens nouveau des équilibres entre pupitres permettant de détailler dans la masse, enrichissant d'emblée la riche texture orchestrale… Karajan fait entendre tous les détails de la partition sans entamer sa formidable et prodigieuse tension architecturale. Ce double sens de l'infiniment petit et du colossal, de la miniature et de la fresque, emporté par une énergie incandescente, servi par une prise de son millimétrée, apporte aujourd'hui des fruits d'une saveur irrésistible. **La 6ème** » Pastorale » est l'expression juste et poétique d'une partition panthéiste dont le prétexte narratif touche à l'universel et renouvelle totalement dans le seul langage de l'orchestre, un hymne à la nature miraculeuse, à travers ses manifestations les plus saisissantes et spectaculaires (orage, ronde paysanne…). **Les 7è et 8ème** éblouissent par ce sens prodigieux qu'a Beethoven à jouer du temps et de la trépidation rythmique. **La 9ème** semble toutes les récapituler : synthèse et superbe portique vers la pleine modernité… l'énergie volcanique du premier mouvement de l'*allegro* initial auquel succède le feu dansant et chorégraphique du *molto vivace* prépare par contraste au développement de l'*Andante* où Beethoven semble suspendre la notion même de déroulement temporel, comme une aube enivrée, prélude à une ère nouvelle…

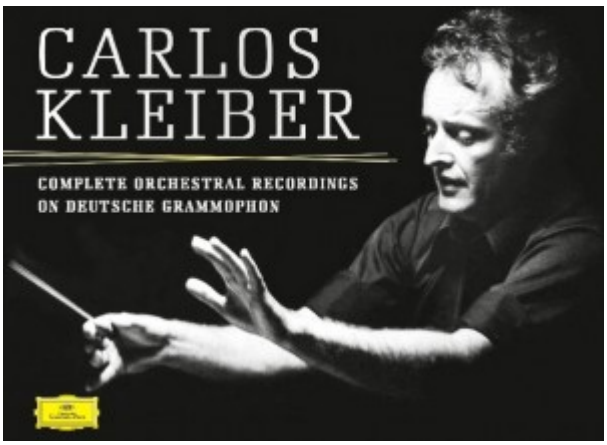
dans lequel l'énoncé expressif passe par le chant finement caractérisé de chaque instrument : le chef chambriste s'y dévoile idéalement. L'ultime mouvement éclaire toutes les qualités d'une formation agissant comme un orchestre de chambre, d'une séduction inouïe quand à ses qualités expressives, nuances, accents, tension continue, … le tout progressant sans épaisseur vers l'expression de la transe collective au service du message fraternel et philosophique de Goethe (Ode à la joie). La réalisation qu'en offre Karajan ressuscite par son âpreté, son mordant, sa radicalité esthétique, les rituels antiques, cérémonies olympiques d'une indiscutable ferveur collective (ou plus proche de Beethoven, les cérémonies révolutionnaires de la fin du XVIIIème siècle). Servis par l'intelligence musicale des ingénieurs de DG, le nerf fiévreux, le muscle galbé de cette intégrale fabuleuse continuent encore de nous captiver.

Le coffret est richement illustré et annoté avec qualité (coffret Deluxe en édition limitée). En plus des 5 premiers cd, l'éditeur DG offre un blu ray audio qui regroupe toutes les Symphonies de Beethoven dans une prise de son époustouflante.



Beethoven : 9 Symphonien – Intégrale des 9 Symphonies. Enregistrement réalisé à Berlin en 1963 – Remasterisé 24 bit / 96 kHz. Blu-ray Audio Bonus: 9 Symphonies + réptitions de la 9ème Symphonie. ADD GB6 – Deluxe Limited Edition Janowitz · Rössel-Majdan – Kmentt · Berry – Wiener Singverein. Berliner Philharmoniker. Herbert von Karajan, direction. 5 CDs + 1 Blu-ray Audio Deutsche Grammophon. 0289 479 3442 4 5 CDs + 1 Blu-ray Audio

CD, compte rendu critique. Carlos Kleiber : complete orchestral recordings on Deutsche Grammophon



CD, compte rendu critique. Carlos Kleiber : complete orchestral recordings on deutsche Grammophon. *Voici un coffret-album indiscutable et bénéfique par son apport : un immense chef, contemporain des grandes heures de Karajan y est révélé ou confirmé (pour ceux qui le connaissait déjà). Autant Karajan fut fécond, universaliste dans une démarche soucieuse de laisser après lui un legs important et diversifié, autant Carlos Kleiber (décédé en 2004), reste méticuleux, indécis, circonspect face à l'enregistrement. De fait, en proie au doute, celui de l'exigence et de la perfection, le chef nous laisse une poignée d'enregistrements symphoniques, tous magistraux par leur radicalité, leur engagement, leur vision personnelle, d'une musicalité raffinée, suractive, éruptive et jaillissante. Contemporains de ses enregistrements d'opéras (tout autant essentiels), les 5 Symphonies recueillies ici forment le testament musical et donc orchestral d'un maestro irrésistible… l'autre grand chef à l'ombre du plus médiatisé Karajan.*

Dans la forge orchestrale, un travail titanesque…



Enregistrées en 1974 et 1975-76, avec les instrumentistes du Wiener Philharmoniker, **les Symphonies n°5 puis 7 de Beethoven** expriment cette exaltation tendre, ce fruité et cette liberté humaniste dont fut capable **Carlos Kleiber** en digne fils de son père, Erich, lui-même chef d'orchestre et sublime mozartien (entre autres…). **La 5ème dévoile fureur, puissance mais aussi élégance racée,** dans la courbe des cordes, dans l'éclat serti des cuivres. A 44-46 ans, Carlos Kleiber nous laisse pantois face à une telle direction suractive et jamais gratuite ni démonstrative. Il semble avoir profondément recueilli l'enjeu de chaque phrase musicale, investi leur sens profond, évaluer ce qui pèse ici dans l'existence d'une vie terrestre. Tout cela à partir de ce qu'il obtient des musiciens viennois : un modèle d'articulation énergique, de clarté et de précision lumineuses. Ce qui étonne et donc captive, c'est que l'apparent équilibre ne cache pas le surgissement de gouffres latents, l'ombre sous la perfection formelle et l'énoncé expressif : Dyonisos / Apollon à la fois comme il est souligné dans la notice explicitant le choix des bandes ici regroupées.

Mais c’est aussi une immense tendresse nostalgique qui se déploie (second mouvement).
Auparavant en 1962, avec le Berliner, par exemple Karajan enregistrait pour sa part cette 5ème » du destin » : d’emblée la carrure martiale, l’esprit de grandeur qui emprunte à l’épopée s’enrichit d’une gravité presque inquiète, creusant des tempi ralentis, d’une ombre et d’un panache tout autant superlatifs (où jaillit le timbre de la clarinette, de la flûte, du hautbois avec une attention scintillante et millimétrée aux timbres instrumentaux). Karajan contrôle tout, canalise vers un but fédérateur ; à l’inverse, Kleiber encourage l’essor du flux, le déploiement organique de la forme, cultivant l’effet de croissance immédiate…
L’humanité, la tendresse, la décontraction, la naturel (à force de travail acharné sur le texte musical) se dévoilent plus encore dans le troisième mouvement où la mise en place rythmique égale évidemment celle de son père (le grand modèle auquel il se comparait avec inquiétude sans jamais avoir le sentiment d’en être digne, car Erich douta toujours des capacités réelles de son fils) : le dernier Allegro se fait feu scintillant : il semble que le chef en transe tient dans ses mains la flamme magicienne et la transmet aux musiciens.
La 7ème, fait valoir les mêmes qualités de chef organique et démiurge mais aussi sa faculté de ciseler le détail, emportant le flux dans un lyrisme échevelé et radical (cordes superbement sollicitées dans leur fin de phrases), d’un esprit aérien et dansant : la transe dyonisiaque s’y déverse avec un talent frénétique, généreux, irrésistible. Kleiber fait entendre les coups rageurs d’une mécanique orchestrale gonflée à bloc, d’une certitude conquérante à la tension juvénile.
Le chef encore plus convaincant que dans le 5è, parvient à exprimer la sauvagerie primaire, la pulsion sacrale et primitive, l’élan vital dont l’énergie organise et structure le discours et l’équilibre de la forme à mesure que les instruments crépitent et palpitent d’un seul coeur.
Kleiber, génie de la baguette



Ce Vivace dansant, trépidant frappe par sa franchise, sa jubilation dans l'instant : un sommet de la direction du chef qui fut si tiraillé par le doute et handicapé par une autocritique de plus en plus envahissante au point de le rendre imprévisible quant à ses engagements et ses projets d'enregistrements alors qu'il était l'un des chefs les plus adulés, célébrés au monde. Le sentiment de désolation tragique et de destruction totale d'abandon et de retraite inéluctable qui habite tout le mouvement 2 *(Allegretto*) est lui aussi bouleversant. Et le *Presto* touche par sa cohérence sonore, son élégance tendue, son feu primitif, prélude à l'énergie rien que purement dyonisiaque du mouvement final (*Allegro con brio)* qui tout entier est hymne trépidant d'une furieuse vitalité. Du flux le plus incontrôlable et comme jaillissant de sa source, Kleiber fait une extase et une transe orchestrale : une telle expérience partagée par le chef et les instrumentistes relèvent du prodige ni plus ni moins. Ce témoignage de 1976 demeure l'accomplissement le plus révélateur de l'énigme Kleiber : la capacité de dépassement visionnaire du maestro se fait jour ici. Il semble que l'oeuvre naît et croit spontanément au moment où les musiciens jouent pour la prise. Saisissante esthétique, d'une croissance immédiate, irrépressible totalement miraculeuse.

Rossinienne, facétieuse la Symphonie de Schubert n°3 captive tout autant par l'imaginaire sans limites que Kleiber inspire à ses troupes : en 1978, le geste semble encore plus sûr, d'une culture sans bornes, d'un appétit d'extase sonore décuplé. Quel panache dès le début de l'*Adagio maestoso* et quand jaillit le motif « très lever de rideau » de l'*Allegro*

con brio (énoncé à la clarinette). Là encore la transe expressive, la richesse hagogique étonnanent versatile dont est capable le chef fait feu de tout bois : la partition crépite, scintille sous sa baguette. Le chef joue de ce jeu purement formel, qui sait recycler et transformer ici toute une tradition symphonique viennoise, héritière en particulier de Haydn dont Schubert, à la rythmique beethovénienne aussi, poursuit la vélocité élégante et la finesse légère mais d'une rare subtilité d'intonation.

Dans la 8ème, Kleiber trouve les couleurs d'un vrai paysage nocturne, grandiose, d'une profonde et mystérieuse activité. Les deux mouvements de la D 759 s'immergent directement dans la tendresse vénéneuse de ce romantisme noir qui fascine tant chez Schubert : la qualité sonore, les couleurs spécifiques (bois et cordes) comme des chants grimaçants et sardoniques, alternant avec le balancement et l'abandon sont ici d'un magistral accomplissement. On y perçoit l'exceptionnel orfèvre des climats souterrains, des flux énigmatiques, le réalisateur hors pair et hors normes qui fait jaillir et l'ombre de la grande faucheuse dans une transe à la fois noble et ciselée, d'une élocution instrumentale sans pareille. A n'en pas douter aux côtés de la 7ème de Beethoven – son incandescence dyonisiaque, voici un sommet bouleversant de la direction de Carlos Kleiber, celui ci deux ans après en 1978 (Musikverein de Vienne). C'est une chevauchée en un pays dévasté et apocalyptique énoncé en un geste d'une claire et rayonnante solennité tel l'accomplissement d'un rite immémoriel. Kleiber offre au Schubert symphonique une invention visionnaire qui ouvre très large les perspectives investies… préfigurant dans cette conception dramatique flamboyante, par sa démesure lugubre et prenante, les Berlioz et les Wagner à venir. Rien de moins. Alors que le Schubert chambriste par ses lieder et ses partitions de musique de chambre s'imposent à peine, Kleiber semble avoir compris avant tout le monde, le génie et la préscience symphonique du Schubert romantique. L'*Andante con moto* exprime comme le regret rétrospectif des paysages traversés dans le mouvement initial. Même dans son

inachèvement, l'Inachevée pose un jalon dans la conscience symphonique du romantisme : une œuvre atypique et inclassable qui annonce tous les univers à venir. La profondeur et la justesse de Kleiber se révèlent confondantes de finesse, de suggestion, de subtilité poétique.



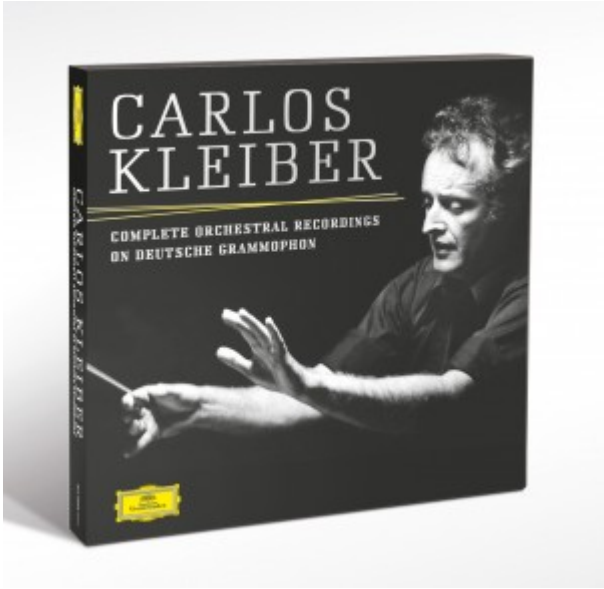
La Quatrième de Brahms succède à ses enregistrements Beethovénien et Schubertiens propres aux années 1970. En 1980, Kleiber s'attaque ainsi à l'enregistrement de **la Symphonie n°4 (1885)** au moment où il vient de triompher à Covent Garden dans *Otello* de Verdi et s'apprête à enregistrer *Tristan und Isolde* de Wagner à Dresde. Les années 1980 sont celles de la célébration planétaire se concluant entre autres avec la direction du Concert du Nouvel An à Vienne en 1989 : immense triomphe médiatique pour celui qui est particulièrement recherché, contemporain d'un Karajan avec lequel il partage la vedette et les meilleures ventes alors de Deutsche Grammophon.
La tempête qui sévit dans le massif brahmsien annonce Dvorak ; le bouillonnement intérieur qu'y exprime Brahms, reflète une âme tourmentée en proie aux pires inquiétudes, aux failles ouvertes que compensent de rares pauses, accalmies pourtant salvatrices d'une infinie tendresse… On y retrouve malgré le classicisme affiché de Johannes, ce poison romantique, malédiction jamais écartée qui fonde le mystère brahmsien et le rapproche de son « pire ennemi », … Wagner. L'activité féconde en lien avec son hypersensiblité, prodiguée par Kleiber éclaire chaque recoin de la pensée brahmsienne dans une houle orchestrale qui emporte et par son flux rayonnant, les mouvements internes de sa structure comme le fini exemplaire de chaque micro cellule. L'ivresse dyonisiaque que

permet le chef transforme notre propre compréhension de la Symphonie dont il fait une lutte intérieure, âpre, mordante, parfois grimaçante en tout cas hautement tragique (premier mouvement : *Allegro non troppo*).
Le mystère s'épaissit encore dans l'appel du cor magnifique à l'énoncé épique et légendaire du cor initial dans le mouvement 2 *(Andante moderato*) : formulation déjà dvorakienne là encore (les deux hommes étaient liés), mais à laquelle Kleiber apporte l'aura d'une tendresse mélancolique et sombre, tendre et presque désespérée aussi que la cantilène aux violoncelles masque à peine, relançant même l'étoffe d'une blessure secrète.
L'âpreté manifeste dans le choral qui ouvre le dernier *Allegro (energico e passionato*) confirme le geste et la vision de Kleiber à l'endroit de Brahms : il en délaisse l'élégance épaisse et souvent ailleurs sirupeuse pour l'expression la plus franche de la passion, jusqu'à la crispation mais investie de l'intérieur, avec des éclats d'une tendresse sombre incomparable (l'éloquence de la clarinette, de la flûte au dessus de la brume des cordes). Tout cela montre l'intelligence avec laquelle Kleiber empoigne cet ultime mouvement de plus de 9 mn, en forme de vaste chaconne (comme la passacaille du finale des *Variations d'après Haydn*). Inspiré par l'opus 98, le chef semble peu à peu distiller l'essence du tragique brahmsien à force de décantation et d'étapes successives dans le cheminement alchimique, d'alambic en éprouvette jusqu'à la conclusion à couper le souffle : la musique est bien sous sa conduite une sublimation, passant de métamorphoses en états de consience progressifs. En plus des 3 cd audio, Deutsche Grammophon ajoute **un 4è apport le blu ray audio** qui regroupe l'ensemble de ce t héritage inestimable dans une qualité sonore optimale.



Pour conclure, les 5 Symphonies enregistrées ici soulignent la direction naturelle et jaillissante de Kleiber à force de travail et de perfectionnisme. Mais cultivée, intelligent, charmeur, Kleiber savait tout obtenir de ses musiciens… Kleiber le magnifique, le sublime, le génial se dévoile ici dans sa démesure disciplinée, produisant un son, une énergie, une fluidité jamais égalée avant lui (et quel raffinement pour ses 2 concerts du Nouvel an à Vienne en 1989 et 1991, devenant de fait le plus grand chef de la planète après la mort de Karajan) : de sorte qu'au moment du concert, la musique semble se créer à mesure de son écoute. Une ivresse sensorielle irrésistible qui rétablit ce que doit être un concert symphonique : un choc, une sublimation, un dépassement collectif entraînant musiciens et public grâce au feu charismatique du chef. Et quel chef dans le cas de Carlos qui commença sous couvert de son pseudonyme Karl Keller, humble et laborieux répétiteur dans les théâtres d'opéras (Postdam, Stuttgart,… avant que Vienne ne lui fasse les yeux doux). Carlos attendit la mort de son père, immense maestro lui aussi, antinazi et humaniste engagé, en 1956 pour voler de ses propres ailes et oser être un chef réputé, reconnu, célébré. Les doutes du père auront toujours égratigné une confiance déjà fragile. Kleiber doute, cherche, travaille constamment. L'hyperactivité raffinée des Symphonie beethovéniennes au caractère dansant pulsionnel, la jubilation tour à tour

facétieuse et juvénile de la Symphonie n°3 et Schubert et le portique spectaculaire et profond voire lugubre de la 8è, complètent le torrent passionnel de la 4è de Brahms. Jamais un chef n'aura été aussi loin avec un orchestre dans l'art de servir et d'exprimer les enjeux formels et esthétiques voire philosophiques des partitions ici réunies.



Carlos Kleiber (1930-2004) : Complete Orchestral Recordings on Deutsche Grammophon (intégrale des enregistrements pour orchestre réalisés par Deutsche Grammophon). Beethoven : Symphonies n°5 opus 67. Symphony n°7 opus 92, Schubert : Symphonie n°3 D200, Symphonie n°8 D759 « inachevée ». Brahms : Symphonie n°4 opus 98. 3 cd Deutsche Grammophon (3cd + Blu ray audio (incluant outre l'ensemble des Symphonies réunies, plusieurs témoignages et commentaires sur les enregistrements réalisés par Carlos Kleiber). 1974-1980. EAN: 0028947926870, 07.07.2014. La notice est documentée et richement illustrée. **Le coffret Kleiber version vinyle est publié le 18 août 2014** (illustration ci dessus).